

S A D E Q H E D Â Y A T

TROIS GOUTTES
DE SANG

*Nouvelles traduites du persan
par Gilbert Lazard et Farrokh Gaffary*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2019, pour la présente édition.
Droits réservés pour la traduction.

Hormis *La quête d'absolution*, traduite par Farrokh Gaffary,
les nouvelles sont traduites par Gilbert Lazard.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Trois gouttes de sang*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Ʒ

TROIS GOUTTES DE SANG



C'est hier qu'on m'a mis dans une chambre à part. Serait-ce que je suis complètement guéri, comme l'a assuré le surveillant, et que je serai libéré la semaine prochaine ? Ai-je donc été malade ? Un an, pendant un an entier j'ai imploré en vain qu'on me donne une plume et du papier. Que de choses ne me promettais-je pas d'écrire dès que j'en aurais le moyen !... Et hier, sans que je demande rien, on m'a apporté ce que je désirais tellement, ce que j'attendais tellement : du papier, une plume... Mais à quoi bon ? J'ai bien réfléchi depuis hier, je ne trouve rien à écrire. C'est comme si quelqu'un me retenait la main, ou que mon bras était paralysé. À présent, quand je considère les griffonnages que j'ai tracés sur la feuille, je n'y vois que ces quelques mots lisibles : « Trois gouttes de sang. »

Le ciel est bleu, le gazon d'un vert éclatant, les fleurs s'ouvrent sur la colline, une brise légère apporte leur parfum jusqu'ici. Mais à quoi bon ? Je ne puis rien goûter. Toutes ces choses sont bonnes pour les poètes, les enfants, ou pour ceux qui restent enfants jusqu'à la fin de leurs jours... Voilà un an que je suis ici. La nuit, toutes les nuits, les cris des chats m'empêchent de dormir ; ces gémissements horribles, ces rauques hurlements de gorge me mettent à l'agonie. Et le matin, à peine éveillé, ces maudites piqûres !... Que de journées interminables, que d'heures terribles j'ai passées ici !

Avec nos tuniques et nos pantalons jaunes, nous nous réunissons les jours d'été dans le sous-sol ; l'hiver nous nous asseyons au soleil au bord de la pelouse. Voilà un an que je vis parmi ces gens bizarres. Nous n'avons rien de commun. Je suis totalement différent d'eux, mais leurs plaintes, leurs silences, leurs injures, leurs pleurs, leurs rires empliront toujours mon sommeil de cauchemars.

Encore une heure jusqu'au dîner. Le dîner ! Toujours la même pitance : soupe au yaourt, riz au lait, pilaf, pain et fromage – juste de quoi ne pas crever de faim ! Hassan, tout ce qu'il désire, c'est une marmite de soupe à l'oignon avec quatre pains longs. Quand on le libérera, lui, ce n'est pas une plume de papier qu'il lui faudra, mais une marmite de soupe. Il est de ceux qui sont heureux ici. Sa taille courtaude, son rire idiot, sa nuque épaisse, son crâne chauve, ses mains calleuses faites pour gâcher le plâtre, son regard stupide, toutes les molécules de son corps proclament qu'il est tout juste bon à servir d'homme de peine. Si Mohammad Ali n'était là aux repas à nous surveiller, Hassan nous aurait déjà fait notre affaire à tous. Mais Mohammad Ali est un homme de ce monde-ci. Car on dira ce qu'on voudra, mais ce monde-ci est différent de celui des gens ordinaires. Nous avons un docteur qui, grâce à Dieu, ne comprend rien à rien. Moi, si j'étais à sa place, je mettrais du poison dans le dîner et je les empoisonnerais tous, et puis le matin, les mains sur les hanches, dans le jardin, je regarderais transporter les morts. Quand on m'a amené ici, au début, j'avais cette obsession : je craignais qu'on ne m'empoisonne. Je ne touchais à rien du déjeuner et du dîner tant que Mohammad Ali n'y avait pas goûté lui-même. La nuit

je m'éveillais en sursaut, je croyais qu'on venait m'assassiner. Que tout cela est loin!... Et toujours ces mêmes gens, cette même pitance, cette même chambre bleu clair en haut, bleu foncé jusqu'à mi-hauteur!...

Il y a deux mois, on a jeté un fou dans le cachot au fond de la cour. Il s'est ouvert le ventre avec un tesson, et il s'est mis à jouer avec ses boyaux. Il paraît qu'il était boucher et qu'il avait l'habitude d'éventrer. Mais il y en a un autre qui s'est crevé les yeux avec ses ongles ; on a dû lui attacher les mains derrière le dos. Il criait et il avait les yeux pleins de sang séché. Je sais bien, moi, que le surveillant n'est pas étranger à tout cela...

Tous ici ne sont pas comme ça. Beaucoup seront malheureux s'ils guérissent et sont libérés. Par exemple cette Soghrâ Soltân qui est dans la section des femmes. Deux ou trois fois elle a voulu s'enfuir et elle a été rattrapée. C'est une vieille femme, mais elle se farde avec le plâtre des murs et des pétales de géranium. Elle se prend pour une fillette de quatorze ans. Si jamais elle guérit et qu'elle se regarde dans une glace, elle aura une attaque. Mais le pire, c'est notre Taghi, qui voulait bouleverser le monde ; persuadé que tout le malheur des hommes vient des femmes et qu'il faut les exterminer toutes, il n'en est pas moins amoureux de cette Soghrâ Soltân !

Notre surveillant est derrière tout cela. Il est bien plus fort que tous ces fous. Avec son grand nez et ses petits yeux pareils à ceux des opiomanes, il est toujours à se promener sous le pin au fond du jardin. Parfois il se penche et contemple le sol au pied de l'arbre. À le voir on croirait un brave homme, un malheureux tombé entre les mains d'une bande de déments ; mais moi je le connais : je sais que là-bas, sous le pin, il y a trois gouttes de sang...

À la fenêtre de cet homme, une cage est suspendue : elle est vide, car le canari a été attrapé par un chat ; mais il la laisse à cette place pour attirer les chats et les tuer. Hier encore il a poursuivi un chat blanc tacheté de noir ; quand celui-ci a grimpé à l'arbre devant la fenêtre, il a crié au gardien de la porte de l'abattre à coups de pistolet. Ces trois gouttes, c'est le sang du chat. Mais si on interroge l'individu, il prétend que c'est celui d'une chouette !

Mais le plus étrange de tous, c'est encore mon voisin et ami Abbâs. Il n'y a pas deux semaines qu'il est ici. Il s'est tout de suite lié avec moi. Il se prend pour un prophète et pour un poète. Selon lui, tout, y compris le don de prophétie, est affaire de chance. Le plus ignare des hommes, s'il a de la chance, réussira, mais le plus grand savant du monde, s'il n'en a pas, sera malheureux comme Abbâs l'est lui-même. Cet Abbâs se croit éminent guitariste. Avec trois fils tendus sur une planche il s'est fabriqué un instrument. Il a fait un poème aussi, qu'il récite dix fois par jour – c'est peut-être bien cela qui l'a mené ici –, un poème ou une chanson très bizarre :

*Voici que de nouveau, hélas, arrive l'ombre !
L'univers tout entier plonge dans la nuit sombre.
C'est le temps du repos pour des êtres sans nombre.
Moi, ma douleur grandit lorsque le soir descend.*

*De ce monde cruel n'attends nul réconfort.
À ma peine il n'est point d'autre fin que la mort.
Mais là-bas, sous le pin, que me veulent encore
Sur la terre obstinée ces trois gouttes de sang ?*

Hier je me promenais dans le jardin. Abbâs était justement en train de réciter ces vers. Un couple (avec une jeune fille) était venu le voir. C'était leur cinquième visite. Je les avais déjà vus et je les avais reconnus. La jeune fille portait un bouquet. Elle me souriait. Visiblement elle m'aime. Elle n'est venue que pour moi. Abbâs n'est pas beau avec son visage grêlé. Mais tandis que la femme causait avec le docteur, j'ai vu Abbâs prendre la jeune fille dans ses bras et l'embrasser.

Jusqu'à présent personne n'est venu me voir, personne ne m'a apporté des fleurs. Un an!... C'est Siâvosh qui a été le dernier à me rendre visite. C'était mon meilleur ami. Nous étions voisins. Nous allions ensemble à l'École Supérieure, nous en revenions ensemble, nous discussions ensemble nos questions de cours. Pendant nos heures de loisir, je lui apprenais à jouer de la guitare. Rokhsâreh, sa cousine, qui était ma fiancée, nous tenait souvent compagnie (Siâvosh devait épouser la sœur de Rokhsâreh). Et voilà qu'un mois avant le mariage, Siâvosh est tombé malade. Je suis allé deux ou trois fois prendre de ses nouvelles, mais on m'a dit que le médecin avait interdit qu'on lui parle. Je n'ai pu obtenir d'autre réponse. Je n'ai pas insisté.

Je m'en souviens bien, c'était à l'approche des examens. Je venais de rentrer un soir, j'avais jeté sur la table livres et cahiers et j'allais me changer quand j'ai entendu un coup de feu. C'était si proche que j'ai eu peur, car notre maison était près des remparts et le bruit courait qu'il y avait eu des vols dans les parages. J'ai pris le pistolet dans le tiroir et je suis sorti dans la rue, l'oreille aux aguets. Puis j'ai monté l'escalier jusqu'à la terrasse, mais je n'ai rien vu. Quand je me suis retourné, mon regard a plongé dans la cour de la maison de

Siâvosh. Il était là, en sous-vêtements, debout au milieu de la cour. Surpris, je l'ai appelé.

— Siâvosh ! c'est toi ?

Il m'a reconnu :

— Viens, il n'y a personne.

— Tu as entendu le coup de feu ?

Il a posé un doigt sur ses lèvres et de la tête m'a fait signe d'approcher. J'ai dévalé l'escalier et frappé à sa porte. C'est lui qui est venu m'ouvrir. La tête baissée et les yeux au sol, il m'a demandé :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?

— Je suis venu deux ou trois fois, mais on m'a dit que le docteur n'autorisait pas les visites.

— Ils me croient malade, mais ils se trompent.

J'ai insisté :

— As-tu entendu le coup de feu ?

Sans répondre il m'a pris par la main et m'a conduit sous le pin pour me montrer quelque chose. En regardant de plus près, j'ai distingué sur le sol trois gouttes de sang frais.

Ensuite il m'a emmené dans sa chambre, a fermé toutes les portes, m'a fait asseoir. Il a allumé la lampe et a pris place sur une chaise près de la table en face de moi. Sa chambre était toute simple, peinte en bleu clair en haut, et en bleu foncé en bas jusqu'à mi-hauteur. Il y avait une guitare dans un coin, des livres et des cahiers sur la table. Siâvosh a pris dans le tiroir un pistolet et me l'a montré. C'était un vieux pistolet à crosse de nacre. Il l'a mis dans sa poche en disant :

— J'avais une chatte, elle s'appelait Nâzi. Tu l'as vue peut-être. C'était une chatte tout à fait ordinaire, blanche tachetée de noir, avec de grands yeux qu'on aurait cru passés au khôl. Son dos portait des marques régulières, comme un buvard qu'on aurait aspergé

d'encre puis plié en deux. Quand je revenais de l'École, elle accourait au-devant de moi et se frottait contre mes jambes en miaulant. Lorsque je m'asseyais, elle me sautait sur les épaules, me fourrait son museau dans la figure et me léchait le front de sa langue râpeuse : elle voulait que je l'embrasse. On dirait que les chattes sont plus rusées, plus affectueuses et plus sensibles que les matous.

» À part moi, Nâzi était au mieux avec le cuisinier, car c'était lui qui la nourrissait. En revanche elle ne pouvait souffrir la gouvernante qui régentait toute la maison, une vieille femme toujours à ses prières, et qui avait les poils de chat en sainte horreur. Nâzi devait se dire que les humains sont plus malins que les chats, qu'ils savent se réserver les meilleurs morceaux et les endroits les plus douillets, et qu'il faut bien que les chats les comblent de flatteries s'ils veulent avoir à leur tour une part de ces avantages.

» Le seul moment où les sentiments naturels de Nâzi se réveillaient, c'était lorsqu'une tête de coq sanguinolente venait à lui tomber entre les pattes. Elle se changeait alors en une véritable bête féroce. Ses yeux s'élargissaient et lançaient des éclairs, ses griffes sortaient de leur gaine, et un grondement prolongé menaçait quiconque approchait. Puis, comme se trompant elle-même, elle se mettait à jouer. Elle se convainquait de toute la force de son imagination que cette tête de coq était un être vivant ; elle lui donnait un coup de patte, se hérissait, courait se cacher, puis bondissait hors de son embuscade et déployait en mille feintes et gambades toute la souplesse et la légèreté de sa race. Ensuite, fatiguée de la représentation, elle dévorait cette tête sanglante du plus bel appétit. Pendant quelques minutes encore, elle cherchait à droite et à gauche les restes de sa

proie ; et il lui fallait bien une heure ou deux avant de retrouver son vernis de civilisation : elle n'approchait personne, ne prodiguait ni caresses ni flatteries.

» Nâzi restait lointaine et réservée même dans les moments où elle se montrait amicale. Elle ne livrait pas ses secrets. Elle considérait notre maison comme sa propriété, et si un chat étranger venait à passer par là – surtout si c'était une chatte –, crachements, feulements et cris de colère se faisaient entendre pendant un bon moment.

» Les sons que Nâzi émettait pour annoncer le déjeuner étaient bien différents de ceux qui accompagnaient ses chatteries. Ses cris de faim ne ressemblaient ni à ses grondements de bataille ni à ses roucoulements amoureux. Que d'accents variés ! Les premiers étaient une plainte déchirante, les seconds des rugissements de fureur, les derniers l'appel douloureux de la nature. Mais les yeux de Nâzi étaient plus expressifs encore que ses cris. Parfois ils reflétaient des émotions tellement humaines que l'on se prenait à se demander quelles pensées, quels sentiments s'agitaient dans cette tête velue, derrière ces mystérieux yeux verts.

» C'est l'an dernier, au printemps, que l'affreux événement s'est produit... Tu sais que c'est la saison où toutes les bêtes sont en rut, où un vent de folie les jette dans des courses effrénées. Nâzi s'est trouvée en chaleur pour la première fois. Agitée d'un tremblement de tout le corps, elle poussait des gémissements lamentables. Attirés par ses cris, les matous accouraient de toute part. Après des batailles acharnées, Nâzi a fait son choix et pris pour compagnon le plus puissant, celui qui lançait les appels les plus sonores. Chacun sait qu'à l'heure de l'amour, chez les animaux, les odeurs ont une grande importance. C'est pourquoi les chats domestiques bien

lustrés, bien propres, ont peu de succès auprès des femelles. Au contraire les chats de gouttière, les matous errants et faméliques, dont la peau garde l'odeur fauve de l'espèce, les attirent. Tous les jours, toutes les nuits surtout, Nâzi et son fruste compagnon chantaient donc leurs amours à pleine voix. Le corps souple et délicat de Nâzi s'étirait et ondulait, tandis que celui de son partenaire se tendait tel un arc. Gémissant de joie, ils poursuivaient leurs ébats jusqu'à l'aube. Alors Nâzi revenait dans la chambre, le poil en désordre, épuisée, rompue, mais heureuse.

» Le manège de ces chats m'empêchait de dormir. À la fin j'ai perdu patience. Un jour, je travaillais devant cette fenêtre : j'ai vu les deux amoureux qui se promenaient sur la pelouse. Avec ce pistolet que tu as vu, j'ai tiré à trois pas. J'ai touché le compagnon de Nâzi. Le coup a dû lui briser les reins. Il a fait un grand bond et, sans un cri, sans une plainte, il a filé à l'autre bout de la terrasse : ce n'est qu'au pied du mur du jardin qu'il est tombé mort.

» Tout son trajet était ponctué de taches de sang. Nâzi a d'abord cherché un moment sa trace, flairant le sang frais, avant d'aller tout droit jusqu'au cadavre. Elle est restée là deux jours et deux nuits, à monter la garde. Parfois elle le touchait de la patte comme pour lui dire : "Réveille-toi ; C'est le printemps, le temps de l'amour. Pourquoi dors-tu ? Pourquoi ne bouges-tu pas ? Lève-toi, lève-toi !" Car elle ne pouvait savoir ce que c'était que la mort...

» Le troisième jour elle a disparu, et le cadavre aussi. Nous avons cherché partout. Nous avons interrogé tout le monde. En vain. M'en voulait-elle ? Était-elle morte ? Était-elle en quête d'autres amours ? Mais alors qu'était devenu le corps de son compagnon ?

» Une nuit j'ai entendu de nouveau le matou. Il a poussé ses roucoulements amoureux jusqu'à l'aube. La nuit suivante de même. Il ne cessait qu'au matin. La troisième nuit j'ai pris mon pistolet et j'ai tiré en l'air, sur le pin qui se dresse juste devant la fenêtre. Ses yeux de chat brillaient dans l'obscurité. Il a poussé une longue plainte et s'est tu. Le matin j'ai trouvé sous l'arbre trois gouttes de sang. Depuis il vient chaque nuit, et pousse toujours le même gémissement. Les autres ont le sommeil lourd et n'entendent rien. Quand je leur en parle, ils rient. Mais moi je sais : je suis sûr que c'est toujours ce même chat, celui que j'ai tué. Depuis cette nuit-là, je ne peux plus fermer l'œil. Où que j'aïlle, dans n'importe quelle chambre, j'entends toute la nuit ce maudit matou, avec ses affreux râles de gorge, qui appelle sa femelle.

» Aujourd'hui, il n'y avait personne à la maison. J'ai visé l'endroit où il s'installe pour crier. Je sais fort bien où il se poste, car ses yeux brillent dans le noir. Quand j'ai tiré, il a poussé une plainte et trois gouttes de sang sont tombées de là-haut. Tu les as vues, tu es témoin.

À cet instant la porte s'est ouverte : Rokhsâreh et sa mère sont entrées. Je me suis levé pour saluer, mais Siâvosh a dit en souriant :

— Je n'ai pas besoin de vous présenter Mirzâ Ahmad Khân : vous le connaissez sûrement mieux que moi. Il peut témoigner qu'il a vu de ses yeux trois gouttes de sang au pied du pin.

— Oui, je les ai vues.

Mais Siâvosh s'est avancé. Il a éclaté de rire, et tirant de ma poche le pistolet que j'y avais glissé, il l'a posé sur la table en disant :

— Vous savez que Mirzâ Ahmad Khân n'est pas seulement bon guitariste et bon poète ; c'est aussi un

chasseur éminent, il tire admirablement.

Il m'a fait signe. Je me suis levé et j'ai dit :

— Oui, je suis venu ce soir demander un cahier à Siâvosh. Pour nous amuser, nous avons tiré sur le pin. Cela dit, ces trois gouttes de sang ne proviennent pas d'un chat, mais d'une chouette. Vous savez que la chouette, depuis qu'elle a volé trois grains de blé à des orphelins, doit crier chaque nuit jusqu'à ce que trois gouttes de sang lui giclent du gosier... À moins que ce ne soit vraiment un chat qui aurait dévoré le canari du voisin : on a tiré sur lui comme il passait par ici. Attendez, je vais vous chanter une chanson que je viens de composer.

Et je me suis mis à chanter en m'accompagnant à la guitare :

*Voici que de nouveau, hélas, arrive l'ombre !
L'univers tout entier plonge dans la nuit sombre.
C'est le temps du repos pour des êtres sans nombre.
Moi, ma douleur grandit lorsque le soir descend.*

*De ce monde cruel n'attends nul réconfort.
À ma peine il n'est point d'autre fin que la mort.
Mais là-bas, sous le pin, que me veulent encore
Sur la terre obstinée ces trois gouttes de sang ?*

À ce point, la mère de Rokhsâreh est sortie furieuse de la pièce. Rokhsâreh, levant le sourcil, s'est écriée :

— Mais il est fou !

Puis elle a pris la main de Siâvosh, et tous deux riant aux éclats sont sortis à leur tour en me fermant la porte au nez.

Par la fenêtre, je les ai vus dans la cour, sous la lanterne, enlacés, en train de s'embrasser.